

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Corfou

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 85-90

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Saluti da ...

par Giuseppe Biscossa

Corfou

Port de Corfou, le ...

Cher Walter,

Je t'écris de Corfou où j'ai abordé... par erreur ! L'île des Phéaciens est apparue au-devant de moi, avec un antique château. Oh ! plus qu'un château ! la base tronquée d'une pyramide égyptienne, encastrée dans la colline, comme si la hauteur avait pris, tout d'un coup, un aspect géométrique, comme cela, par caprice de la nature. Presque sombre, dans les derniers nuages de l'aube, l'« Achilléion », construction classique blanchâtre, sorte de scénographie hollywoodienne réalisée par une impératrice d'Autriche et habitée, durant les printemps du premier avant-guerre, par Guillaume, ne contribuait même pas à me rendre plus sympathique l'île aux noms multiples et aux nombreuses vicissitudes.

En outre, j'étais pressé. J'étais parti de nuit de Brindisi, sur un navire grec dont l'allure était très lente. Et j'espérais être à Patras avant le prochain coucher de soleil. Sur le billet, il n'y avait aucune indication d'escaliers intermédiaires : Brindisi-Patras, d'un seul trait.

Au contraire, m'étant levé tôt pour voir si l'Albanie était moins rude et primitive, regardée de la mer, qu'elle n'apparaissait depuis la terre ferme, — comme

je l'avais connue des années auparavant, lors d'un voyage en train de la frontière yougoslave à celle de la Grèce, — m'étant levé tôt, te disais-je, je suis allé à la proue.

La proue du navire pointait vers le Nord. A droite, à proximité, il devait y avoir la côte albanaise. A gauche, la vaste étendue de la mer.

Au contraire, à droite, la côte était lointaine : un filet vert-noir à l'horizon, tandis que, à gauche, à quelques mètres seulement du flanc du navire, il y avait une côte inattendue que la pointe de l'aube parsemait de petits villages, de forteresses anciennes. Et nous étions en train de nous en approcher toujours plus.

Ce fut alors que, avec une série de jurons intérieurs, je m'aperçus que nous étions en train d'aborder à Corfou. Donc pas moyen d'arriver à Patras à l'heure prévue. Tout un plan de communications bouleversé : pas moyen de trouver au port du Péloponèse les gens qui m'avaient fixé rendez-vous ; pas moyen de traiter une certaine affaire pour laquelle je m'étais embarqué de Brindisi.

Cher ami, tu t'en rendras facilement compte, même si je n'en étais pas à vouloir me jeter à la mer pour rejoindre la Grèce continentale, je n'étais certes pas dans les meilleures dispositions d'esprit à l'égard de sa ramification insulaire où Ulysse fut accueilli, après son naufrage, par cette brave population phéacienne qui le reconduisit à son Ithaque natale.

Tout me semblait antipathique, pour ne pas dire hostile, sur l'antique Corcyre, spécialement ce château trapu et massif avec son air rébarbatif et opiniâtre, encastré dans le rocher.

Mais, sur l'âpre colline en degrés, ou mieux en surplomb au-dessus de la mer, voilà deux fillettes en costume grec, qui saluaient en agitant la main et encore plus par une voix fraîche et légère qui arrivait comme un souffle de brise sur la plaine tranquille du golfe. Il suffit de peu, parfois, pour te faire changer d'humeur. Je ne sais pas si ces deux fillettes en costume n'ont pas été envoyées là-haut par l'Office du Tourisme de Corfou, pour souhaiter la bienvenue aux hôtes venus pour se remplir l'imagination d'aventures homériques avec

les poches pleines de livres sterling, de couronnes ou de dollars. De toutes façons, un certain effet, elles l'exerçaient ! A moi, par exemple, il me sembla que, tandis que nous avançons vers le Nord, la côte devenait moins rébarbative... et même ce château, vu dans une autre perspective, se faisait plus cordial et le rocher manifestait une certaine tendresse de verdure.

En somme, Corfou commençait à me plaire, puisque ce n'était pas seulement une île de 600 kilomètres carrés, allongée sur septante kilomètres du Sud au Nord, en forme de faucille, mais un lieu peuplé de créatures humaines qui agitaient les mains et élevaient des voix scintillantes, en signe de salut. Puis nous fûmes dans le port et nous amarrâmes. Ce fut un travail plutôt long avec beaucoup de gens qui criaient des ordres et peu qui les exécutaient. Je m'aperçus tout à coup qu'ainsi, à force d'avancer et de reculer, à force de s'approcher d'ici et de s'éloigner de là, midi était arrivé, incroyable !... et nous, au lieu de lever l'ancre pour le Péloponèse, nous nous trouvions encore là, tout près de débarquer à Corfou. Je vis tous mes programmes si précis, si minutieux, des horaires, — arrivées et départs, — définitivement tomber à l'eau. Et oubliant les jeunes filles et les costumes folkloriques, les chants et les saluts, de nouveau, de tout mon cœur, je pris Corfou en aversion.

En ce moment, la passerelle fut définitivement fixée entre la rive et le bateau. Deux hommes, en « fresco » de sortie, portant une serviette sous le bras, montèrent à bord : la Police et la Douane. D'autres jeunes gens, en manche de chemise, les suivirent et, — je ne sais ni par qui, ni comment, — je trouvai dans ma poche un « dépliant » qui disait : « Visitez Corfou, l'île d'Ulysse ». L'invitation était suivie de l'indication de quelques excursions culturelles en bateau et en voiture, avec leurs prix en dollars.

J'eus une exclamation qui aurait été inconvenante en société. Vu que nous étions à Corfou et qu'il y avait à bord trop de Suédois, d'Américains, de Néo-Zélandais et d'Australiens désireux de se faire avant le coucher du soleil une culture classique en général, odusséenne

en particulier, tenant compte de tout cela, je décidai de débarquer moi aussi : mais sans accomplir aucun itinéraire, sans chercher aucun endroit rendu illustre par le séjour, vrai ou prétendu, du mythique navigateur. En somme, à Corfou, grondante de civilisations homérique, romaine, byzantine, angevine, vénitienne, française, russe, anglaise, je serais un barbare.

C'est en barbare, sous un soleil de métal incandescent, sur des routes éclatantes de blancheur et par quelques sentiers ombragés, que je visitai Corfou, l'île des Phéaciens, l'île d'Ulysse, naufragé du XX^e siècle, rejeté sur la plage par une mer de lumière d'après-midi.

Je me promenai sous un soleil déchaîné et je pensai aux Vénitiens qui, à ce que l'on dit, payaient un sequin pour chaque olivier planté aux habitants de leur chère possession insulaire à mi-chemin entre l'Italie et les Balkans. Les guides expliquaient qu'ils voulaient s'assurer, en agissant ainsi, un centre producteur d'huile. Quant à moi je pensai, avec cette excuse technico-économique, qu'ils voulaient s'assurer un peu d'ombre pour ne pas mourir victimes du soleil.

En dehors de la cité moderne, grandie autour du port, à l'intérieur de l'île, la rencontre géographique entre l'Italie et l'Orient devenait paysage, civilisation, coutume. Les cyprès de la Toscane, embrassés, enveloppés jusqu'au sommet par des roses de Rhodes. Le calme oriental empreint de fatalisme et, — quelquefois dans la même personne, — l'activité laborieuse du peuple de la Lagune.

Tout cela, il n'était pas nécessaire de s'être fixé d'avance un « itinéraire culturel » pour le découvrir. Quand on s'en apercevait, il nous venait l'envie de continuer notre recherche pour trouver, sous Venise, Byzance ; sous Byzance, Rome ; sous Rome, l'Hellade, les grands poètes épiques, le peuple des Phéaciens, intelligent et hospitalier, ami de l'étranger.

Mais je voulais pousser jusqu'au bout cette recherche, sans avoir besoin de « Beadecker », non pas dans le sous-sol ou dans les monuments, mais dans la population vivante de Corfou.

La population vivante de Corfou, en cette heure de

soleil, se trouvait chez elle, barricadée derrière ses volets verts, ou bien dans les tavernes, plongée dans une ombre dense comme un corps solide, pesant sur les yeux comme une main fraîche et amie, et d'où la musique de la langue grecque florissait comme une plainte nocturne, entendue de derrière un mur, sans qu'on sache à qui elle était adressée, chantée sans autre but que celui d'exprimer un sentiment. A l'intérieur de cette ombre, sous les habits d'un chauffeur de taxi grec, je retrouvai les Phéaciens gentils, intelligents et hospitaliers.

Il était venu tout près, à l'hôtellerie, pour m'offrir lui aussi sa « promenade culturelle » à travers l'île : bien entendu sur son taxi.

« Non ! » lui avais-je répondu. Je ne voulais pas faire de « promenade culturelle » et désirais aller à pied.

Il m'avait dit : « Cela ne fait rien : nous irons tous les deux à pied. Comme cela, nous causerons un peu ».

Nous avons donc commencé notre tour de cette manière. En parlant de chose et autre. Ce qui préoccupait le plus ce chauffeur de taxi devenu piéton, c'était la situation à Chypre, où justement à cette époque, des enfants de la Grèce étaient pendus parce qu'ils voulaient l'*Enosis*, c'est-à-dire l'union avec la Grèce.

Cela lui faisait plaisir que moi qui n'étais ni un Grec ni un ami de ceux qui, dix ans auparavant, avaient enlevé et déporté des milliers d'enfants grecs, ce qui signifiait que je n'étais pour lui ni un compatriote ni le propagandiste d'une quelconque politique, mais seulement un homme parmi les hommes, — cela lui faisait plaisir que je ressentie sa douleur qui n'était pas politique mais humaine.

A pied, sous le soleil furibond, sur des routes aveuglantes, nous accomplîmes le tour du centre de la ville. Lui, m'indiquait les monuments et les principales curiosités ; moi, je lui enseignais quelques mots d'italien.

Après deux heures, je me rappelai que j'étais en train de me promener avec un chauffeur de taxi et qu'il devrait refaire tout le chemin pour revenir jusqu'à l'hôtellerie, près de l'entrée de laquelle il avait laissé sa voiture. Quatre heures de taxi perdues pour lui !... Je

fis un geste pour prendre de l'argent dans ma serviette. Il me retint...

Il me dit : « Ecoutez ! La sirène de votre bateau siffle : vous devez faire vite pour rejoindre le port. Je ne veux rien : cela m'a fait plaisir de me promener en parlant avec un étranger. Mon nom est Antonio Andreas. Si vous revenez à Corfou, vous me chercherez... un jour où à Chypre tout ira mieux. Nous pourrons parler de choses plus gaies ».

Et maintenant, sur le navire qui, au coucher du soleil, lèvera l'ancre pour le Péloponèse, je suis un ami de l'humanité comme je ne me suis jamais senti aussi profondément, cherchant du regard au milieu de la foule, sur le quai, pour lui faire avec la main un signe de salut, le chauffeur de taxi Antonio Andreas, cordial et hospitalier, le dernier des Phéaciens.

S'il t'arrive d'aborder à Corfou, apporte-lui les salutations de ton ami.

GEORGES

(Trad. : Bernard Sauthier, Syntaxe)